



ALEXANDRE NAJJAR

Né en 1967

LIBAN

Né à Beyrouth, avocat de profession, Alexandre Najjar est aussi homme de lettres, animateur de la revue Orient littéraire et auteur d'une trentaine de livres (romans, recueils de poèmes, essais).

Le Roman de Beyrouth, Plon, 2005 / Pocket

L'histoire d'une famille (et d'un pays) à travers trois générations dont l'un des descendants restitue le souvenir...

Onze mois durant, nous vécûmes dans la clandestinité. Était-ce par lâcheté, par crainte de la réaction de nos familles respectives? Nous nous croyions libres de nous aimer sans devoir en référer à quiconque et considérions que notre amour se suffisait à lui-même, il n'avait nul besoin de la bénédiction des autres. Pour préserver le secret, tous les stratagèmes étaient bons : au journal, j'inventais mille prétextes pour prendre congé et retrouver Nour à la sortie de l'Université libanaise où elle enseignait. Elle, de son côté, justifiait ses absences par des recherches à la Bibliothèque nationale, place de l'Etoile, ou par des soirées passées en compagnie de Hoda, une de ses amies d'enfance, complice de nos incartades. En fin de semaine, nous assistions ensemble à des spectacles, en prenant soin de quitter la salle peu avant la fin pour échapper aux regards indiscrets. Charles Aznavour, Léo Ferré, les chansonniers du Théâtre de Dix-Heures : Gaston Chikhani, Pierre Gédéon et Dudul - qui n'avaient pas leur pareil pour tourner en dérision nos dirigeants -, l'inénarrable Chouchou - notre Chaplin local -, la diva Feyrouz, les comédies musicales des Rahbani, et, en été, le Festival de Baalbeck dont le décor féérique accueillait Rostropovitch, Jean-Pierre Rampal, Herbert von Karajan et Oum Kouloum... Que de souvenirs partagés dans le noir, main dans la main ! Nous assistâmes même à une séance de *zajal*, ces joutes oratoires organisées dans les villages. Soirée mémorable : la poésie, ici, se met à la portée du peuple. Elle est déclamée dans une langue simple, imagée, devant une bouteille d'arak et un panier garni de légumes, au rythme d'un petit tambourin appelé *daff*. « Oooooof ! » Ce soupir empreint de nostalgie amorce le duel. Attablés côte à côte, les poètes récitent des stances, improvisent des répliques, décochent des pointes à leurs adversaires, rivalisent de métaphores puisées dans le terroir. Le public conquis s'anime, participe, répète inlassablement les *raddat*, les derniers vers de la tirade, repris en refrain. A la tombée du jour, nous eûmes droit à une *dabkeh*, cette danse traditionnelle où filles et garçons, en arc de cercle, se tiennent par la main, épaule contre épaule et, se balançant de gauche à droite

d'un mouvement uniforme, sautillent et martèlent le sol de leurs pieds, au rythme du *nay* et du tambourin. Le Liban était là, bien vivant, dans ces manifestations folkloriques.

Parfois, nous allions loin, très loin, du côté de Byblos, et, assis sur les gradins du petit théâtre romain, passions des heures à converser, les yeux rivés vers le lointain. J'aimais ce site magnifique, imprégné d'histoire, qui symbolisait bien mon pays : ouvert sur le monde, comme ce port d'où partaient les navires phéniciens chargés de bois de cèdre; cultivé, à l'instar du légendaire Cadmus qui transmet l'alphabet aux peuples de la Terre; creuset, à l'image de ce château dont chaque pierre est le legs d'une civilisation différente ; libre, comme ce vent qui souffle où il veut. A perte de vue, une mer si pure qu'on aurait pu voir, à travers sa robe transparente, l'épave d'un vaisseau ou les ruines d'un vieux port. A l'heure où le soleil décline, les barques des pêcheurs levaient l'ancre pour aller se perdre au milieu de cette vaste étendue clairsemée d'étoiles comme un ciel d'été. La nuit venue, leurs lamparos balisaient l'horizon.

Alexandre Najjar, *Le Roman de Beyrouth*, Plon, 2005 / Pocket